

Les univers parallèles*

Jean Baudrillard

La totalisation du monde, cet avènement d'une Réalité Intégrale, laisse derrière elle toutes sortes de fonctions inutiles: le corps, le sexe, la reproduction, de langage, la mort. Tout cela est inutile au regard des réseaux, du clonage, de l'Intelligence Artificielle. La pensée, le travail, le réel, vidés de leur essence par leurs produits de substitution, deviennent des vestiges ou des singularités inutiles.

La mort elle-même cesse d'être un événement, un destin individuel spécifique. Diluée dans le clone ou dans une sorte de coma mental, elle disparaît à l'horizon biologique du corps machinique.

Mais peut-être devient-elle alors une singularité inaliénable, qui prend toute sa force comme enjeu symbolique, comme défi, comme forme pure de la réversibilité?

Peut-être toutes ces fonctions, en même temps qu'elles disparaissent à l'horizon du réel, sont-elles vouées à se perpétuer comme univers parallèles, comme singularités autonomes, complètement dissociées de l'univers dominant?

* In: *Le parti de lucidité ou l'intelligente du Mal*, Paris, Galilée, 2004, p. 169-76.

Ainsi, la vie elle-même peut devenir une sorte d'univers parallèle, quelque chose d'étrange qui nous arrive tandis que nous vaquons à d'autres choses.

Et le moi lui aussi, délivré de son identité, peut s'engager sur les voies parallèles du devenir.

Les mots, délivrés de leur sens, se meuvent sur une autre orbite, celle du langage à l'état pur.

Ainsi se forment, à partir de ce qui est expulsé par le réel, toutes sortes de circulations silencieuses, de vies doubles, d'événements absents, de dimensions transversales.

Existential divide

La naissance comme ligne de crête, ligne de démarcation entre deux univers, le moi et le non-moi. La seule éventualité qui ait pris corps étant le Moi.

Mais cette discrimination n'est pas si décisive qu'on le pense, car toutes les possibilités écartées à la naissance courent parallèlement au Moi, à la seule éventualité réalisée, et de temps en temps font incursion dans sa ligne de vie.

Ce sont ces alternatives exclues qui constituent l'altérité, et par là même une des formes du devenir — liée à la possibilité de repasser la ligne dans l'autre sens, de franchir cette ligne de démarcation vers l'autre, vers tous les autres — de devenir l'autre.

Tandis que le Moi identitaire se contente de poursuivre son histoire à l'intérieur de cette ligne de vie, le jeu du destin implique de franchir cet "*existential divide*".

Telles sont les deux dimensions parallèles de toute existence: celle de son histoire et de son déroulement visible, et

celle de son devenir, transfusion de formes vers ces univers parallèles, dévolution, anamorphose de la volonté.

À la double vie correspond une double mort.

Dans l'une des deux vies, on peut être déjà mort, et sans doute sans le savoir. Parfois, c'est le mort qui tire le vivant. Dans les visages mêmes, souvent, une partie est vivante et l'autre est déjà morte.

Une double vie donne droit à deux morts — et pourquoi pas à deux passions amoureuses simultanées? Tant qu'elles restent parallèles, tout va bien. C'est lorsqu'elles interfèrent qu'il y a danger. On peut de temps en temps désertier sa vie — l'une des deux — et se réfugier dans l'autre. Celle où on existe, celle où on n'existe pas.

Là où cette mort vivante n'existe pas, c'est la vie qui prend sa place. Tout comme celui qui perd son ombre devient ombre de lui-même.

(“L'ombre de lui-même” — ce serait un beau titre. En soustitre: “Souvenirs d'une vie double”.)

Tous les problèmes d'identité se heurtent à cette paralaxe de la mort — à cet axe parallèle de la mort. Qui n'est jamais que l'échéance fatale contemporaine de l'existence, vécue simultanément — et qui donc ne nous attend pas au terme de la vie, mais nous accompagne fidèlement et implacablement.

Mais cela n'est qu'un cas particulier dans la distribution de la vie et de la mort.

On est mort de son vivant même — de multiples morts nous accompagnent, fantômes pas forcément hostiles — et

d'autres encore, pas assez morts, pas morts depuis assez longtemps pour faire un cadavre.

Ainsi dans le film *La Leçon de piano* (de Jane Campion), Ada, du moins l'une d'elles, est restée au fond de l'océan, enchaînée au piano qui a coulé, et l'autre s'est dégagée et a refait surface dans une vie antérieure, ou ultérieure.

De toute façon, nous avons tous déjà été morts avants de vivre, et nous en sommes sortis vivants. Morts, on l'a été avant, et on le sera après.

On se pose des tas de questions sur le temps d'après la mort, et paradoxalement, aucune sur le temps d'avant la naissance.

Mort et vie peuvent s'inverser dans cette perspective. Et cela implique une autre présence de la mort à la vie, parce qu'elle a été là avant — non pas seulement un néant indéterminé, mais une mort déterminée, personnelle, et qu'elle ne cesse pas d'exister et de se faire sentir avec la naissance.

Elle n'est pas seulement en suspens dans le futur, comme une épée de Damoclès, elle est aussi notre destin antérieur — il y a comme une précession de la mort, qui se conjugue avec l'anticipation de la fin dans le déroulement même de la vie.

Cela rejoint le processus génétique de l'apoptose, où commencent en même temps les deux processus inverses de la vie et de la mort. Où la mort n'est pas l'épuisement progressif de la vie: ce sont des processus autonomes — complices en quelque sorte, parallèles et indissociables.

D'où l'absurdité de vouloir, comme le font toutes nos techniques actuelles, éradiquer la mort au seul profit de la vie.

Dans le même ordre d'idées, Lichtenberg faisait une proposition amusante: il imaginait un monde où les hommes viendraient au monde vieillards, puis seraient de plus en plus frais jusqu'à redevenir des enfants — ceux-ci continuant de rajeunir jusqu'à ce qu'on les enferme dans une bouteille où ils perdraient la vie après être revenus à l'état d'embryon. "Les filles de 50 à 60 ans éprouveraient un plaisir particulier à élever en bouteilles leurs mères devenues minuscules..."

Time divide

On peut imaginer aussi une ligne de partage du temps, tel qu'il s'écoule de part et d'autre selon une double flèche contradictoire, à l'image des eaux séparées par le *Continental Divide* et finalement réunies dans le même cycle océanique.

Selon Prigogine, "nous avons l'intuition de l'irréversibilité des phénomènes physiques" — et la flèche du temps est irréversible. Mais on peut faire l'hypothèse, au coeur même du temps, tout comme au coeur de la pensée, d'un processus réversible. Double flèche du temps, double flèche de la pensée (selon certains scientifiques, les lois physiques élémentaires sont réversibles, c'est-à-dire que leur expression mathématique est inchangée si on renverse la variable temporelle. Comment concilier cette réversibilité avec l'irréversibilité que nous observons, selon l'intuition vulgaire que nous avons du temps?).

Cette autre dimension du temps n'est pas une autre flèche directionnelle en sens inverse, ce n'est pas une régression (comme dans la plupart des romans de science-fiction), c'est une réversion. Et si on peut désigner la dimension habituelle du temps par une flèche, alors l'autre serait plutôt un infléchissement, un clinamen, une déclinaison inverse.

Au fond, le Big Bang et le Big Crunch naissent en même temps. L'un n'arrive pas au terme de l'autre (pas plus que la mort n'arrive au terme de la vie) ni ne succède à l'autre dans un cycle cosmique. Ils éclatent simultanément et se déroulent parallèlement, quoique dans l'autre sens.

C'est comme si le temps louchait — métalepsie qui lui fait prendre l'effet pour la cause et fait se dérouler les choses dans l'autre direction, on mieux: dans les deux directions à la fois, comme ce fameux vent qui souffle dans toutes les directions.

Il n'y a pas plus de linéarité, de fin ou d'irréversibilité qu'il n'y a de fonction linéaire indéfinie. Dans l'ordre du chaos, tous les systèmes et toutes les fonctions se convulsent, se recourbent, involuent selon une logique qui exclut toute théorie évolutionniste (or, celle de la flèche du temps tout comme celle de l'entropie sont des théories évolutionnistes).

Ainsi, ce qui n'est qu'une hypothèse en termes de physique est une métaphore éclatante de notre vie et de notre histoire propres: à notre échelle aussi, les choses se reversent à chaque instant, elles involuent en même temps qu'elles évoluent. Elles ne sont pas là d'abord, pour ensuite

s'épuiser progressivement, elles s'évanouissent en même temps qu'elles se produisent.

Au phantasme d'un univers intégral de l'information et de la communication s'oppose secrètement le désir d'un univers tout entier fait d'affinités électives et de coïncidences imprévisibles.

Celui de la chance, de la fortune et du jeu.

Où rien n'arrive accidentellement, mais de par une nécessité interne, ou selon une convergence heureuse ou malheureuse.

Ici, rien n'est laissé à la probabilité statistique, mais à la libre éventualité pour l'événement de se produire. Or, *tout veut se produire*, et c'est nous qui faisons obstacle à cette possibilité infinie.

Tous les événements sont là en puissance. Cette puissance-là, c'est celle des choses en mal d'apparition, et elle a un écho en nous. De là viennent l'intuition, et même la certitude a priori que quelque chose *doit* se produire. Et l'événement est fait de tous ceux qui, simultanément, n'ont pas eu lieu. Car rien de ce qui n'a pas eu lieu ne disparaît définitivement. Les événements absents continuent d'exister au fil d'une histoire parallèle, et ressurgissent parfois soudainement, d'une façon pour nous inintelligible. Le présent actuel est fait de cette inactualité toujours vivante.

John Updike, *Aux Confins du temps*:

Cette petite *bifurcation du réel* est observable dans toute opération de mesure en mécanique quantique. Chaque fois que nous mesurons soit la position soit la quantité de mouvement d'une particule élémentaire, l'autre propriété, suivant le principe d'incer-

titude des relations de Heisenberg, n'est plus évaluable. La longueur d'onde de la particule ne peut plus être appréciée.

Notre observation ne peut se situer que dans le cadre de notre univers.

Mais, selon certains cosmologistes, le système (*i.e.* l'ensemble constitué par la particule, l'appareil de mesure et l'observateur) dont l'état a été modifié par l'opération de mesure, *continue d'exister sous la forme de ses autres états possibles dans des univers parallèles* qui se sont greffés sur le nôtre au moment de la mesure. Il s'agit là de la théorie des mondes multiples...

Selon certaines formulations tout à fait vérifiables de la physique quantique, il est possible que notre univers, sorti de rien, ait connu dès sa naissance, en raison des propriétés d'inversion de la pesanteur, propres à un "faux" virtuel vide, une expansion si monstrueuse que ses véritables limites se trouveraient bien au-delà de la matière dont nos télescopes les plus puissants nous révèlent la trace.

L'hypothèse des événements et des lignes de vie parallèles remet en question la conception de l'histoire linéaire et progressive.

À tout instant, l'existence linéaire de l'individu peut-être traversée par ces lignes de force venues d'ailleurs. Lorsque ces parallèles ne se rejoignent jamais c'est mauvais signe (mais nous ne vivons pas dans une géométrie euclidienne).

Lorsque rien ne vient interrompre le fil de l'histoire, alors celle-ci peut être considérée comme morte, puisque se déroulant sur un modèle identique.

On peut évoquer ici le concept d'"uchronie", introduit au XIX^e siècle par le philosophe Renouvin, faisant écho à celui d'utopie, mais en sens inverse.

Celle-ci relève d'un avenir imaginaire: "Que pourrait-il-advenir idéalement, si..." L'uchronie, elle, joue de la

même perspective dans le passé: “Que serait-il advenu, si...” En faisant jouer les variables événementielles, à quel autre événement aurait-on abouti? À quel autre déroulement rétrospectivement possible? (Voir le nez de Cléopâtre, ou les hasards multiples dans la mort de Diana, ou l’arrivée inattendue de Blücher sur le champ de bataille de Waterloo..)

Il y a ainsi tout un imaginaire uchronique, dont on peut penser qu’il est parfaitement vain, si on a une vision réaliste des choses, mais qui prend toute sa force si on garde l’hypothèse de la puissance virtuelle des événements absents.

Aujourd’hui, fin de l’utopie, fin de l’uchronie — tout cela est absorbé dans le seul univers possible, celui du temps réel et d’une actualité inexorable.

La modernité, en même temps qu’elle a suscité la dimension utopique, a suscité celle, inverse, de la réalité objective — technologique, scientifique, économique — qui, elle, poursuit impitoyablement sa voie, à l’exclusion de tout imaginaire.

Et si, pendant longtemps, elles ont pu toutes deux mener une existence contradictoire, mais complice, aujourd’hui elles se résorbent toutes deux dans l’opération du Virtuel.

Dans le calcul numérique, la fiction ne peut plus ressurgir — quant au réel, notre bon vieux réel qui jouissait de son image et de sa référence au monde, il y a longtemps qu’il a disparu.

Le possible lui-même n’est plus possible.

Ce qui a lieu a lieu, un point c’est tout.

C’est donc la fin de l’histoire dans sa continuité linéaire, et la fin de l’événement dans sa discontinuité radicale.

Il n'y a plus que l'évidence flagrante de l'actualité, de la performance actuelle qui, du coup, redevient une hallucination et une fiction totale.